

Qu'est-ce que la richesse ?

(Basé sur *La monnaie entre violence et confiance*, Aglietta et Orléan, 2002)

Privé de la protection des solidarités traditionnelles, soumis aux lois de la rareté et de l'incertitude, ainsi qu'à une fragilité extrême de sa situation individuelle, l'individu marchand cherche désespérément à stabiliser les bases de son existence. Cette précarité de sa position donne naissance à un besoin spécifique de protection et d'assurance, qui prend la forme d'un désir d'objet, et que nous appellerons "le besoin de richesse". Mais à y regarder de plus près, la richesse apparaît comme un objet tout à fait énigmatique et particulier. En effet, il ne peut s'agir que d'une "chose" multifonctionnelle, puisque, par définition de l'incertitude marchande, elle doit satisfaire une multiplicité indéterminée de besoins futurs. Ainsi présentée, la richesse n'est dans l'ordre marchand que le nom donné au désirable absolu, cette "chose" contre laquelle chaque membre du groupe est toujours prêt à aliéner ce qu'il possède. Cette propriété s'appellera la liquidité. **Mais au temps zéro, tous les échangistes ignorent de quoi la richesse est faite !**

La réflexion orthodoxe postule notamment que l'individu échangiste a dès le départ un ordre de préférences et d'utilité décroissante stables, indépendant des autres individus. Aucune soif de reconnaissance sociale n'habite *Homo oeconomicus* : celui-ci est totalement indifférent aux préférences des autres. Pour Aglietta et Orléan, il s'agit ici de rompre totalement avec ces conceptions issues de la théorie de la valeur pour penser la richesse comme étant de nature essentiellement conventionnelle. Les auteurs postulent en effet à l'opposé que ce sont l'indécision et la quête perpétuelle de reconnaissance qui caractérisent les individus échangistes. **La richesse n'est pas une chose particulière, répondant à des propriétés naturelles mais est, par définition, ce qui est désiré par les autres** de telle sorte que la rechercher, c'est rechercher la reconnaissance des autres. La richesse se définit de manière "autoréférentielle" puisque est considéré comme richesse ce que tous considèrent comme richesse. L'indétermination radicale de la richesse est un fait fondamental qu'il faut respecter !

Puisque désirer la richesse, c'est désirer ce que les autres désirent, au temps originel, le mimétisme s'impose comme le comportement le plus rationnel (c'est que les auteurs appellent l'*hypothèse mimétique*). Il s'agit de regarder autour de soi pour découvrir les objets que les autres désirent et imiter leur désir. Il s'agit d'imiter les autres et de spéculer sur ce vers quoi s'oriente le consensus collectif. La plus extrême confusion et la plus large violence règnent dans cette configuration originelle. Chaque individu marchand s'y oppose aux autres pour faire prévaloir la définition de la richesse qui est le plus favorable à ses intérêts ou tente de suivre les fluctuations erratiques de l'opinion majoritaire. Dans cette configuration, l'incertitude est absolue. Les subjectivités s'affrontent sans principe médiateur. **Faute de savoir quelle est la norme monétaire qui prévaut, nul ne sait déterminer la valeur des choses.** Chacun est perdu dans des estimations contradictoires.

Cette dynamique d'imitation aléatoire va converger nécessairement vers l'unanimité du groupe car plus une opinion particulière trouve des partisans, plus l'activité mimétique risque de la sélectionner. Les agents finissent par partager la même vision de la richesse, et les désirs de richesse se focalisent sur un même bien. La définition de la richesse finalement retenue peut être n'importe laquelle des opinions initiales. Elle reste indéterminée. Cependant, une fois obtenue, l'unanimité se reproduit mécaniquement. La même croyance est conservée de tous les acteurs.

Ce qui n'était qu'une forme privée et provisoire de la richesse, acquiert désormais une légitimité sociale, et voit ses propriétés stabilisées*. Certes, la rivalité demeure mais la voici profondément transformée par l'existence d'un accord général sur ce qui est recherché : on est toujours en conflit mais, à partir de maintenant, on sait précisément sur quoi porte le conflit, ce qui constitue la condition minimale de sa résolution. **Un langage commun s'impose à tous les sociétaires. C'est la monnaie.**

Et puisque **désormais, on sait sous quel masque se présente la richesse**, l'imitation devient inutile. **S'y substitue une croyance fermement ancrée en l'objet élu lui-même.**

L.D.
Mai 2008

* Le troc

Attardons-nous quelques instants sur le **troc**, et la façon dont il a été théorisé. Pour l'économiste orthodoxe, le troc est une évidence théorique et historique. Les marchandises étant porteuse par nature de valeur, elles ne demandent qu'à s'échanger. Pour connaître le taux d'échange, une référence commune n'est pas nécessaire, il suffit de connaître ses propres besoins (son « utilité »). Ainsi, selon beaucoup, si la monnaie s'est imposée, c'est fondamentalement car elle a permis de passer outre la difficulté inhérente à la « double coïncidence des désirs » (soit désirer réciproquement la marchandise que l'autre a à échanger). Cette approche instrumentale de la monnaie ne saurait pourtant pas fournir un socle solide pour penser les fonctions monétaires car elle élude deux questions centrales : qui garantit à l'individu A que l'argent que lui a donné B sera accepté par les autres échangistes ? Et quel est le langage utilisé pour définir le taux d'échange ?

Car chaque échangiste recherche dans le bien qu'il acquiert par le troc, non pas seulement la satisfaction de ses besoins immédiats, mais surtout la liquidité, c'est-à-dire le moyen de se procurer des biens futurs. **Or, en l'absence d'une monnaie reconnue par tous, chaque bien peut prétendre au rôle de moyen de paiement.** Serait-ce les cigarettes, la farine, ou encore l'or ?

Il s'agit simplement de reconnaître ici que dans les sociétés primitives, le troc n'a été rendu possible de manière stable que par l'existence de multiples références sociales issues des traditions d'échange. Ces références permettaient aux protagonistes de s'accorder sur les taux auxquels les transactions devaient s'effectuer. De la même manière, dans une économie monétaire, des échanges peuvent également s'effectuer sans monnaie, marchandise contre marchandise, en se calant sur les prix monétaires des objets considérés.

Ainsi donc, Aglietta et Orléan postulent que le troc et l'échange monétaire ne sont possibles que par l'existence d'une norme extérieure socialement admise. Cette norme, c'est la norme monétaire. La monnaie ne peut donc pas être considérée comme un bien marchand comme les autres, contrairement à ce que tentent de démontrer les théories néoclassiques.